

Seulement deux ans

2014. Départ.

L'air était vivifiant. C'était la première journée de printemps. J'étais le seul arrêté dans cette immense gare. Les passants, qui déversaient leur flot d'angoisses d'un lundi matin, se déplaçaient continuellement. Cette masse vibrait autour de moi et ma respiration commença à s'accélérer. Je me mis à marcher vers mon quai, j'étais de nouveau seul. Ces gens n'avaient pas besoin de partir aussi loin que moi. Le train arriva, les rails grincèrent, les pigeons prirent leur envol et l'arrivée du train me fit alors réaliser mon propre départ. Alors que j'avais franchi la porte automatique, mes pensées se remirent en place ; je ne pouvais pas faire ça. Et le train démarra. Mon corps tangua pour se raccrocher à un siège au style dépassé et puis la vitesse du train redevint presque agréable. Par les fenêtres, Bellinzona s'effaçait. Je m'efforçais de m'y accrocher. Mais m'accrocher à une chose dont je voulais me séparer me nuisait. Les couleurs du paysage s'évaporèrent, la fatigue des jours sans fin apparut.

Dans ce train, la tête collée à la vitre qui pulsait, Côme cherchait Morphée. Il l'accueillit, ne fit que le guider et le laissa imaginer comment sa vie aurait pu continuer. L'entêtement de Myra aurait eu raison de lui et, lors d'une de leurs soirées, il aurait accepté de la suivre. Ils auraient commencé par l'Espagne. Le désert de Bardenas l'aurait inspirée, elle aurait trouvé attirantes les lumières du soir qui se seraient répercutées sur les roches polies par des années d'attention. Peut-être qu'ils auraient continué leur route pour aller manger une glace à Porto mais elle aurait détesté cette ville car ils y seraient allés à la période touristique. Et l'attente au café aurait été beaucoup trop longue ; Myra ne cautionnait pas la société de consommation même si un café industriel ne lui faisait pas de mal. Les jours d'été se seraient raccourcis et ils en auraient eu assez. Côme aurait proposé de partir pour Paris mais Myra aurait trouvé cette ville trop romantique. Il lui fallait quelque chose d'authentique, de différent. Leur couple aurait alors

Seulement deux ans

atterri à Copenhague. D'après cette petite femme rousse qui avait furtivement rempli la vie de Côme, c'était presque Paris.

D'apparence, Myra était quelqu'un d'enfantin, toujours surexcitée et infatigable. Ce n'était seulement qu'apparence. Côme avait connu la Myra qui se souciait des autres, attentive et calme. Bien sûr, parfois son âme d'enfant l'emportait et elle redevenait un cœur insouciant. Enfin, celle qu'il avait pensé connaître. Leur rencontre avait été un bouleversement, elle avait eu lieu le jour du dix-neuvième anniversaire de Côme. Cette date avait été la fin d'une période sombre pour lui. Pendant cette période qui avait suivi le décès de son père, les jours étaient devenus pesants, pollués par des souvenirs teintés de gris. Et malgré son immense mal, Myra l'avait aidé et aimé.

2012. Fête d'anniversaire de Côme.

La soirée commençait à être un peu plus festive et j'avais déjà atteint mon quota de sociabilisation. Prférant un moment calme, je me dirigeai vers la cuisine. Là, l'air s'engouffrait par la fenêtre ouverte dont les volets frottaient contre le mur jaune.

C'était la maison familiale, la cuisine était donc grande même si désormais elle ne servait qu'à moi. Les cadres de photographies de famille rendaient l'atmosphère pesante, j'avais déjà pensé à les enlever mais jamais le courage ne m'était venu. Je fermai la fenêtre, hésitai puis la rouvris à nonante degrés. L'air frais de ce samedi soir permettait de se relâcher quelque peu. Ma tête commençait à me faire mal, je m'assis donc sur la chaise en bois, face à une table recouverte d'une nappe tachetée de tournesols. En cet instant, j'aurais bien voulu, moi aussi, me tourner vers le soleil mais la nuit venait d'envelopper Bellinzona. J'étais assoupi lorsqu'un placard de bois claqua contre l'un des cadres. Du coin de l'œil, je vis quelqu'un essayer d'attraper un verre mais, étant donné sa petite taille, ce n'était pas une tâche facile. Je me levai et fis face à une petite étudiante, dont le sourire gêné témoignait du fait qu'elle m'avait réveillé. Le sable qui remplissait ses yeux ne faisait pas tâche au milieu de son visage dont les traits de rousseurs essayaient de détourner l'attention de ses cheveux qui, évidemment, attiraient vite le regard. J'essayai de voir si

des fossettes complétaient le tableau mais ce ne fut que les rides de son sourire que je réussis à contempler. Ce soir, une salopette en jeans l'habillait, en plus du débardeur jauni par la décoloration du tournesol qui le décorait. À cet instant, j'avais rencontré Myra.

La suite de la soirée se poursuivit comme un dimanche familial. Je retrouvais un certain réconfort tout comme un amusement dans ses mimiques et ses paroles. Elle m'expliqua sa famille qui avait migré en Suisse à la fin des années nonante pour chercher du travail. Elle venait de Toscane et y retournait chaque année. Elle me disait que là-bas les hirondelles piaillent tout le temps et que la brise emporte les effluves de lavande. Les murs jaunes réchauffent les maisons cachées par les pins et les oliviers. Les routes qui se trouvent en campagne ne sont pas goudronnées, ce n'est que la terre ocre qui délimite les champs dont s'occupent les villageois d'un autre âge. Elle vit dans une maison à l'écart d'un village qui l'a vu rire, pleurer, inspirée, joyeuse, compatissante. Là-bas, elle me disait qu'elle se sentait toujours bien et que c'était son lieu de vie préféré.

Je la croyais et la crois toujours. Elle me racontait aussi sa passion pour l'art. Le fait de créer des émotions lui plaisait bien, et lui allait bien. Moi, je lui ai longtemps parlé de mon père. Un homme simple dont l'intelligence m'avait beaucoup inspiré. Je lui ai dit que j'étais fâché contre lui de m'avoir laissé seul, seul au milieu d'un monde que je ne comprenais pas tout le temps. J'avais alors 17 ans quand il est parti pour son dernier voyage, l'âge le plus douteux, le plus contraignant. Comment faire le grand pas entre sa vie de doute d'adolescent et celle de folie des adultes ? C'est à ce moment-là, je crois, qu'elle m'a pris dans ses bras. M'avait-il vraiment laissé seul ?

Nos vies se sont croisées ce soir d'été, là où je m'y attendais le moins, là où elle s'y attendait le plus. Nous avons continué à nous voir, à partager. Après cette soirée, on s'est revus au cinéma. Je ne sais plus quel film on allait voir, sûrement l'un de ceux qu'elle avait choisis. Avec les semaines qui se sont avancées, nos discussions sont devenues plus intelligentes, moins factices. Mon anniversaire était en plein mois de juin, on avait donc eu quelques temps pour se chercher. A la rentrée,

j'ai repris mon cursus de collégien. Je visais une école de minéralogie, alors je mettais du cœur à l'ouvrage pour mes résultats. "Moi, je crois que je préfère être là où la vie avance, tu sais. Fleuriste, c'est le truc de toute une vie", me disait-elle.

Seulement après un mois de rencontres, de rires, de pleurs et de compréhension, la mère de Myra fut atteinte d'un cancer. Celui-ci était à un stade tellement avancé qu'aucun traitement n'aurait fait effet. Sa mère préférant retourner en Toscane pour y vivre une dernière fois, Myra repartit comme un courant d'air de la vie de Côme. Elle lui avait laissé seulement le frisson d'un été de tendresse.

À partir de là, Côme se lança à corps perdu dans le travail. Il prit un *job* dans une brasserie et aida quelques étudiants. Cependant, la tête n'allait pas mieux. Pourquoi l'avait-elle si lâchement abandonné ? Elle ne lui avait laissé qu'un mot pour lui expliquer la situation, seulement un mot. Jamais ils n'avaient parlé de relations plus qu'amicales. Côme savait que les choses n'auraient pas été simples. Mais il savait aussi que même des amis tiennent l'un à l'autre. Même des amis s'écrivent pour se revoir. Là, seul le vide enveloppé d'un effluve de lavande lui répondait.

Après une année de travail minutieux, Côme réussit son diplôme. Il rentrait alors dans le monde des grands, ses années et souvenirs passés devenaient brume, Myra avec. Sa carapace construite, il affronta l'université, les relations sociales et amoureuses. Il se construisit lui-même, pas besoin de mille amis, ni d'une famille qu'il n'avait plus.

Deux ans après son anniversaire

Le jour de mes vingt-et-un ans, je m'étais assis sur un bord de terrasse. Les rayons de soleil ne réchauffaient qu'une partie de mon visage, l'autre étant cachée derrière un arbre qui remplissait le paysage jauni par la chaleur. J'étais parti quelques jours de ma petite ville pour faire un peu de route afin de me dégourdir la vue mais je devais surtout faire quelques recherches en minéralogie. Mais maintenant, j'étais assis sur cette terrasse de restaurant à la façade jaunie, les hirondelles se préparaient au départ et les tracteurs labouraient leurs

champs ocres. La tête penchée en arrière, je me mis à penser à la lettre que j'avais reçue, il y avait de cela une semaine. Myra m'avait écrit que sa maman avait terminé son dernier voyage ; quant à elle, elle débutait son deuil. J'hésitai à lui écrire, j'avais moi-même fait mon deuil, au risque de me créer une carapace mais je l'avais fait. Me risquerais-je à lui écrire, même si la douleur de son abandon se réveillerait à l'instant où j'écrirais ce message ? Qu'avais-je finalement de plus à lui apporter qu'une épaule pour pleurer ?

La chaleur se fit plus angoissante, la brise habituelle s'était arrêtée, mes mains suaient, mon cerveau tournait trop vite. Ma respiration s'accéléra. Pourquoi m'attachais-je aux gens ? Je lui écrivis.

Ma respiration se stabilisa, la brise releva le cerf-volant d'un enfant, la chaleur se calma mais mes mains continuaient de suer. Souffrait-elle au point de ne pas pouvoir venir me voir ? Allait-elle se relever de cette perte ?

Je reçus sa réponse, je souris. J'avais donc de la route à faire, elle allait être à l'heure.

La gare dégageait une énergie nouvelle, le ciel était gris cet après-midi, peu de passants se pressaient dans la gare. J'étais la seule personne qui attendait depuis aussi longtemps. Je déglutis.

Je regardai ma montre puis je relevai la tête, un peu anxieux. Tout à coup, elle apparut au sommet des escaliers. Elle était absente, distraite. Ses traits étaient tirés à cause des émotions, pourtant son visage dégageait toujours un air de bienveillance. Elle était toujours petite mais elle m'avait l'air plus mature. Quelque chose avait changé en elle. Si je la regardais bien, une tristesse transformait son visage. Elle s'était arrêtée au sommet des escaliers et semblait me chercher, je lui fis un signe de la main, elle me reconnut, sourit faiblement, puis descendit.

- Ça fait longtemps, n'est-ce pas ?

- Peut-être mais nous n'avons sûrement pas beaucoup changé.

Je me trompais en partie. J'eus l'impression de la rencontrer pour la deuxième fois. Là, nous osions nous ouvrir à l'autre, peu importe de la suite, des conséquences qui n'arrivaient jamais. Comme si les années passées devaient être recousues avec le souvenir de l'autre. Après des années d'errance dans ma quête de reconstruction, j'étais quelques instants moi-même.

On installa un matelas sur mon balcon pour observer les étoiles, le ciel étant pourtant fibreux. Quand le temps se fut bien avancé dans la nuit, nous nous racontions enfin nos sentiments égarés qui avaient pu être rassemblés.

L'amour, l'amitié, la tendresse avait eu, alors, peut-être un visage.

Côme et Myra se retrouvèrent en cette fin d'été. Là où il s'y attendait le plus, là où elle s'y attendait le moins. Là où elle en avait le plus besoin.

Mais l'amour vous noie, au risque de ne plus percevoir la réalité.

Comment ne pas voir les trous noirs que forme la pensée de quelqu'un que l'on aime ? Les nuits froides de réconfort qui le manipulent ? Les insomnies qui le perturbent au point d'en laisser une trace ? Les doutes, les peines, les colères qui le murent ?

Mais cela ne se voit pas. Myra réapparaissait toujours, l'amour de sa mère, la tendresse de Côme avaient toujours réussi à ôter quelques instants le voile brumeux de sa pensée.

Pourtant, au printemps de l'année suivante, Myra s'enleva la vie. Elle était revenue en Toscane, prétextant à Côme un pèlerinage pour sa mère. Elle fut enterrée dans son village natal, là où les hirondelles reviennent, là où le soleil réchauffe.

Côme perdit le goût des jours, non pas qu'il tombait lui aussi dans la dépression, mais il n'était plus en capacité de penser, travailler ; même parler devenait difficile. Il décida de calmer la course du travail qu'il avait commencé. Il prit une année de repos, loin de la réalité qui l'assaillait, loin des gens et,

presque, loin de lui-même. Mais avant de partir aussi loin, il s'investit dans un voyage pour l'Italie, non pas qu'il veuille en faire un pèlerinage, mais il voulait voir à quel point Myra avait pu apprécier ce coin de lumière.

Il l'avait aimée mais elle ne s'était pas assez aimée pour l'aimer autant.

De retour dans le train

Mon corps se réveilla de cette absence mais moi je restais encore coincé là-bas.

Le paysage par la fenêtre ne m'était plus familier, les visages avaient changé, et le train avançait plus lentement. Il me semblait être arrivé en Italie, l'accent chantant engourdissait ma tête déjà trop bouillonnante. J'avais peur de cette arrivée. D'un côté, je pensais que je pourrais rester dans le train, il continuerait sa route sans se soucier des autres. D'un autre côté, je me disais que chaque histoire à une fin, qu'elle soit belle, triste, insignifiante, peu importe. Notre passage sur terre n'est que de courte durée. Mais pourquoi vouloir l'écourter ? Je crois que je préférais me dire que chaque histoire a une fin. Je n'abandonnais pas Myra, je percevais simplement notre histoire d'un autre œil. Un œil observateur mais non jugeant, un œil qui se souvient et non qui s'apitoie. La mort n'est que la porte d'entrée vers un renouveau et non une présence redoutée.

Le train s'arrêta. La gare était là. Mes pensées nouvelles m'accompagnaient. Je pouvais maintenant parcourir mon propre chemin en étant accompagné par le souvenir des anciens. Je descendis du train.

L'odeur était sale. Les murs griffés de mots. La gare, vide, emballée dans l'humidité de l'après-pluie. Il avait plu mais aucun arc-en-ciel ne réchauffait le ciel déjà brumeux. Les trains étaient nombreux et les passants, absents. Mes pas claquaient sur les pavés ternis par les passages furtifs des hommes, des femmes, des enfants qui occupent cette terre, cette ville, ce monde. Je quittai la triste atmosphère. La vie m'y avait guidé. Peut-être avais-je découvert un autre visage de l'histoire que j'avais commencé.

L'amour vrai l'avait sauvée
Mais le mal l'a consumée.
Et, depuis, avec ses maux
Elle a douté de ses mots.

Lui, n'avait jamais compris
Le seul et propre mépris
De son amour, l'entier
De sa vie jusqu'à la fin.

Leur amour avait vécu
Avec leur bonheur déchu.
Par elle, lui, accablés
Pourtant, sans cesser d'aimer.